

Notes philosophiques à propos de l'homme qui fait le mort

AVANT de commencer notre grandiose et belle étude sur l'homme qui fait le mort, il nous faut à nous autres, humbles mortels, vanter les mérites de Georges Courteline¹, l'auteur magnifique et pas assez reconnu de *Messieurs les ronds-de-cuir*. C'est lui en effet qui a le plus largement et joyeusement traité le sujet de la néfaste corporation de ceux qui font les morts, corporation parasitaire et imperturbable, non sans relation avec le *squenun*, corporation de sujets à l'apparence empotée et aux ruses de lynx. Notre devoir envers monsieur Courteline étant accompli, entrons de plain-pied dans notre sympathique apologie.

Voici une bande d'amis dans un café. Ça fait une heure qu'ils s'enfilent des apéros. Vient le quart d'heure fatidique. Faut payer. Ils se regardent les uns les autres. Tout le monde attend que le pote d'à côté sorte le portefeuille. Et soudain, le plus effronté ou le plus philosophe met un terme au suspens avec ces mots : « *Me tiro a muerto*. Je fais le mort. »

L'homme qui vient d'annoncer cette décision, une fois prononcées ces paroles, reste parfaitement tranquille, comme si rien ne s'était passé. Tout le monde a les yeux rivés sur lui, mais personne ne dit mot. L'homme vient d'énoncer la dernière détermination dûment admise dans le langage portègne : il fait le mort.

Cela veut-il dire qu'il va se suicider ? Non. Cela veut dire que notre personnage n'a pas la moindre intention de contribuer d'un centime au paiement de l'addition.

1. Dans le texte original, il est écrit « Marcel » Courteline. Le vrai nom de Courteline était Georges Victor Marcel Moinaux.

Et comme cette intention est soutenue par cette annonce contondante, « je fais le mort », personne ne proteste.

Avec une clarté à faire pâlir un universitaire ou un fabricant de dictionnaires, nous venons d'établir la différence essentielle entre l'acte consistant à faire le mort et le mot *squenun*.

Nous procédons à cette clarification pour contribuer au futur du lexique argentin, pour éviter les confusions de la langue, si chères à l'académie des fossiles, pour que nos lecteurs dévoués comprennent une fois pour toutes la distance qui sépare le *squenun* de « l'homme qui fait le mort ».

Le *squenun* ne travaille pas. L'homme qui fait le mort fait semblant de travailler. Le premier est le cynique de l'oïveté ; le second, l'hypocrite du *dolce far niente*. Le premier ne cache pas sa tendance à la paresse, au contraire, il la cultive à grand renfort de bains de soleil ; le second se rend sur son lieu de travail mais ne travaille pas, il fait comme si quand son patron peut le voir, et ensuite il fait le mort en laissant ses collègues se tuer à la tâche.

L'homme qui fait le mort, est-ce celui qui, après maintes réflexions, est arrivé à la conclusion que travailler ne vaut guère la peine ? Non. Ne fait pas le mort qui veut, mais qui peut, ce qui est très différent.

Celui qui fait le mort a ça dans le sang.

À l'école, c'était le dernier à lever le doigt pour réciter sa leçon ou, s'il connaissait les manies de l'instituteur, il ne levait le doigt que lorsqu'il était sûr que celui-ci ne le désignerait pas en croyant qu'il savait sa leçon.

Lorsqu'il était plus petit, il se faisait porter par sa mère, et si on voulait le faire marcher, il chialait comme s'il était très fatigué parce que, dans son entendement rudimentaire,

il était plus pratique de se faire porter que de se porter soi-même.

Plus tard, une fois entré dans un bureau, avec son instinct de parasite, il avait vite fait d'identifier l'homme le plus actif et se collait à lui, si bien que tous les deux étant chargés d'une même tâche, un seul la faisait en réalité ; notre homme avait beau y participer, l'autre se devait de tout refaire car le travail de celui qui fait le mort était bourré d'erreurs.

Et les chefs finissaient par s'habituer, non sans avoir d'abord protesté contre ce bon à rien. Jusqu'à ce qu'ils en aient marre et le laissent faire. C'est ainsi que l'homme qui fait le mort fleurit dans tous les bureaux, dans toutes les administrations nationales, et même dans les entreprises où c'est une loi sacrée que de sucer le sang de ceux qui en ont encore.

La nature, si sage dans sa prévision des événements sociaux et naturels, et afin que ces messieurs qui passent leur temps à écrire des articles ne soient jamais dépourvus de sujets, a disposé toute une gamme de spécimens de l'homme qui fait le mort.

Ainsi, il y a l'homme qui ne peut pas faire spontanément le mort. Il se sent attiré par le *dolce far niente*, mais ce plaisir doit s'accompagner d'un autre plaisir : la simulation du travail.

Vous le verrez devant sa machine à écrire, le geste grave, l'expression taciturne, le front chiffonné. On dirait un génie, celui qui le regarde se dit : « Cet homme doit être en train de penser des choses formidables ! Il doit faire un travail de la plus haute importance ! »

Inclinons-nous devant la sagesse du Tout-Puissant. Lui qui dans le même temps nourrit le microbe et l'éléphant, lui

qui répartit toute chose, la pluie et le soleil, a fait que pour dix gars qui font les morts, il y en ait vingt qui veulent faire du zèle. Ainsi, par une sage et transcendante compensation, si, dans un bureau, il y a deux sujets qui s'en remettent au destin, dans ce même bureau, il y en a quatre qui bossent pour six, de telle manière qu'on ne perd rien et on ne gagne rien. Et les vingt restants se tournent les pouces de façon raisonnable.

Maisons inachevées

QUELLE sensation inespérée de mystère et de catastrophe donnent ces chantiers inachevés ! Sur les murs dénivelés se dressent des encadrements noircis par les intempéries et, par les ouvertures extérieures recouvertes par des tôles de zinc, le vent s'engouffre et claque, sinistre, les nuits d'hiver...

Voilà les « maisons » où l'imagination des enfants situe les conciliabules des voleurs, les réunions d'assassins ; voilà les « maisons » où, tard le soir, on voit entrer ou sortir des ombres subreptices qui, si on venait à les découvrir, feraient scandale dans le quartier.

Plus que l'écrêteau de la liquidation judiciaire, elles donnent une idée de la catastrophe économique. Elles suggèrent, soudain, un procès monstrueux, une tonne de paperasse sur le bureau d'un juge, des maçons qui serrent les dents à l'accueil du secrétariat, et le mystère... le mystère du vide remplissant les ouvertures recouvertes par les tôles de zinc.

Tout est singulier dans la maison inachevée. Les murs se lèvent ravagés, la terre fait des monticules à l'intérieur des pièces sans toit ; divers enduits se sont solidifiés lentement,

le grand trou où l'on avait jeté la chaux vive laisse apparaître une touffe d'herbe entre les excoriations de la superficie, les araignées improvisent leur logement dans les coins, et un chiffon pourri, sec, noir, pendouille au bout d'un clou ; et tout est comme si le travail d'édification avait été interrompu de façon inattendue par un phénomène cosmique, par quelque chose de supérieur aux forces de l'homme.

Oui, telle est l'impression exacte qu'elle suscite.

Et les gens qui passent ne peuvent que se retourner et regarder, intrigués, les murs inachevés, rouges ; le fond obscur d'un mur mitoyen formant un angle et les recoins nus, rugueux, comme s'ils avaient été léchés par la chaleur d'un tremblement de terre, tandis que les mille-pattes courent sur les tôles de zinc perforées.

Et si le cœur de l'homme était chargé d'allégresse, en présence de la maison maudite, cette joie est soudain repoussée, elle disparaît. Et une angoisse subite, un malaise invincible aigrit le visage du curieux.

Et c'est que cette maison, sans toit, sans portes, sans ravalement, est comme l'emblème de l'échec d'une illusion, la preuve la plus évidente de ce que son propriétaire a été surpris par quelque chose de terrible au moment où il s'y attendait le moins.

Sans le vouloir, on commence à imaginer ce qui a pu se passer. On pense que l'homme s'est engagé dans la construction de sa maison en ayant mal calculé les frais qu'il pouvait engager ; parfois, on s'imagine une altercation avec les maçons, une de ces sourdes colères provoquée par la clause d'un contrat non respectée ; d'autres fois, c'est une saisie, une de ces saisies traîtresses qui semblent pleuvoir du ciel ou jaillir de l'enfer, car jamais on n'aurait pu imaginer une telle

dette ; mais toujours, toujours, c'est l'imprévu, le démon de l'imprévu, parce que dans le chantier, comme après une fuite provoquée par une inondation, il reste une mare, des seaux remplis d'un enduit durci car personne n'a pris la peine de les nettoyer, un tirant de bois barre la porte n'importe comment pour empêcher que les clodos ne passent, tirant qui ne sert à rien et qui du jour au lendemain disparaît dans le poêle d'une maison voisine.

Et ces maisons restent en place pendant un temps incroyable.

Rue Laguna (dans le quartier de Floresta), au niveau du 700, il y a une édification à deux étages dans cet état. Les travaux ont été interrompus en arrivant à l'étage, peu après la pose des encadrements. Cela fait au moins trois ans qu'elle est dans cet état d'abandon.

À qui est-elle ? Que s'y est-il passé ? Comment savoir... Mais il n'y a pas un gamin du quartier qui n'aille déplacer la tôle de zinc pour s'engouffrer dedans et jouer ou faire des diableries.

Au croisement des rues Chivilcoy et Gaona, dans le même quartier de Floresta, il y a une autre petite maison dans le même état. Sauf que là, il n'y a ni encadrements ni tôles. Les sept murs sont sur pied, allez savoir jusqu'à quand.

Avenue San Martín, du côté de Villa del Parque, il y en a une aussi avec des blocs de ciment. Soit le constructeur attentif s'est retrouvé sans ciment, soit la mairie n'a pas autorisé l'innovation.

Toujours avenue San Martín, là où elle coupe la rue Añasco, en remontant donc, du côté de Villa Crespo, il y avait pendant la guerre une maison à trois étages dans le même état d'abandon. Une planche en bois faisait office

d'escalier, par endroits le toit était en briques et ailleurs, il était couvert de tôle. J'ai bien connu cette maison.

C'était pendant la guerre. L'abominable « liste noire¹ » avait laissé bien des familles allemandes dans la rue. Et ruinée, acculée par la pauvreté, cette famille que nous connaissions avait trouvé refuge dans cette maison. Mais comme ces gens n'étaient nullement propriétaires de la maison délabrée, d'autres pièces ont servi de refuge à des Russes, et comme d'autres menaçaient de débarquer, les deux familles ont dû s'allier pour empêcher que toute la cour des miracles de Villa Crespo n'aille se réfugier dans la maison infernale.

Quand il pleuvait, c'était presque pire dedans que dehors. L'eau glissait sur les murs, filtrait de la toiture, et un vieux Russe s'est fracturé une jambe un soir, en descendant la planche en bois avec baguettes horizontales qui servait d'escalier. Le fait est que ces deux familles ont vécu dans cette baraque pendant environ trois ans. Personne n'est jamais allé leur demander de quel droit elles s'y étaient installées. Tout ce qu'elles savaient, c'est qu'un soir, les maçons étaient partis et n'étaient jamais revenus. C'est tout.

C'est pour cela que ces maisons inachevées, ces maisons que les gardiens regardent du coin de l'œil car ils savent bien que des individus louches y trouvent refuge et que des romans inavouables s'y déroulent, sont les plus intéressantes, et aussi les plus mystérieuses, mystérieuses parce qu'elles contrarient l'esprit de tous les traités du bâtiment qui stipulent que lorsqu'on commence une maison, on la finit...

1. Bien que l'Argentine se soit déclarée neutre pendant la première guerre mondiale, le gouvernement britannique a fait pression pour que soit adoptée sur le territoire argentin une liste noire (mars 1916) des entreprises allemandes ayant des relations commerciales avec l'Argentine, de manière à bloquer tout commerce entre les deux pays.

Chaise sur le trottoir

VOICI venues les nuits des chaises sur le trottoir, des familles stationnées aux portes de leurs maisons ; voici venues les nuits de l'amour sentimental, du « bonsoir voisine », du si poli et fort insinuant « comment ça va, monsieur Pascual », et monsieur Pascual sourit et se lisse la moustache, car il sait bien pourquoi le p'tit jeune lui demande de ses nouvelles. Voici venues les nuits...

Je ne sais ce qu'ils ont, ces quartiers de Buenos Aires, si tristes de jour sous le soleil, si beaux lorsque la lune s'y promène de biais. Je ne sais ce qu'ils ont ; qu'on soit bon à rien ou intelligent, oisif ou actif, nous aimons tous ce quartier, son jardin (emplacement du futur salon), ses jeunes filles toujours les mêmes et toujours différentes, et ses vieux, toujours les mêmes et toujours différents eux aussi.

Charme maffieux, douceur miteuse, illusion à deux sous, qu'est-ce que j'en sais, ce qu'ils ont, ces quartiers ! Ces quartiers portègnes, longs, tous coupés par les mêmes ciseaux, tous semblables avec leurs maisons dévergonnées, leurs jardins avec palmier au centre et quelques mauvaises herbes à moitié fleuries, embaumantes, comme si à travers elles la nuit faisait éclater la passion que renferment les âmes de la ville, des âmes qui ne connaissent que le rythme du tango et du « je t'aime ». Bagatelle poétique, ça et encore autre chose.

Des gamins jouent au ballon au milieu de la chaussée ; une demi-douzaine de fainéants au coin de la rue ; une vieille ronchonnette à sa porte ; une gamine évite le coin de la rue, où se trouve la demi-douzaine de fainéants ; trois propriétaires en pleine conversation statistique se refilent des chiffres devant le bistrot du coin de la rue ; un piano laisse

échapper une valse ancienne ; un chien circule puis, soudainement pris d'une attaque d'épilepsie, extermine à coups de morsures une colonie de puces installée à proximité des vertèbres de la queue ; un couple à la fenêtre obscure d'un salon : les sœurs derrière la porte, et le frère complétant la demi-douzaine de fainéants qui végètent au coin de la rue. Ce n'est que ça. Et c'est tout ça. Bagatelle poétique, charme miséreux, l'étude de Bach et de Beethoven à côté d'un tango de Filiberto ou de Mattos Rodriguez.

Voilà le quartier portègne, c'est notre quartier à nous et on n'en a pas d'autre ; quartier que tous, qu'on soit bon à rien ou intelligent, nous portons dans la moelle, comme un sort qu'on nous aurait jeté, et qui ne meurt pas, qui ne mourra jamais.

Et tout près d'une porte, une chaise. Chaise où la vieille se repose, chaise où se repose le vieux. Chaise symbolique, chaise que l'on déplace de trente centimètres sur le côté quand on a une visite qui mérite de la considération, tandis que la mère ou le père disent : « Va donc chercher une autre chaise, petite. »

Chaise cordiale de la porte donnant sur rue, sur le trottoir ; chaise de l'amitié, chaise où se consolide un prestige de courtoisie citoyenne ; chaise que l'on offre au « propriétaire d'à côté », chaise que l'on offre au « petit jeune », le soupirant ; chaise que la « petite » offre avec des sourires et des manières de maîtresse de maison, histoire de montrer qu'elle est bien élevée ; chaise où la nuit d'été s'arrête, voluptueuse et mollassonne, dans une conversation agréable, tandis qu'enrage « celle d'en face » ou que marmonne « celle du coin de la rue ».

Chaise où s'éternise la fatigue de l'été ; chaise qui forme une ronde avec d'autres chaises ; chaise qui oblige le passant

à descendre sur la chaussée, tandis que la dame s'écrie :
« Mais enfin, ma fille, tu occupes tout le trottoir. »

Sous un plafond d'étoiles, dix heures du soir, la chaise du quartier portègne affirme une modalité citoyenne.

Dans ce répit des fatigues endurées pendant la journée réside le piège où beaucoup veulent tomber ; chaise baratineuse, ensorceleuse, sirène de nos quartiers.

Vous ne faisiez que passer, passer pour la voir, rien de plus, mais vous vous êtes arrêté... Je ne sais pas, disons pour dire bonjour. Pour ne pas être impoli. Et vous vous attardez un moment pour faire un brin de causette. Quel mal y a-t-il à ça ? Et soudain, on vous offre une chaise. Vous dites : « Non, non, ne vous dérangez pas. » Mais, quoi ? La petite a filé à toute vitesse. Et une fois que la chaise est là, vous vous asseyez et on continue la causette.

Chaise baratineuse, chaise ensorceleuse.

Vous vous êtes assis et vous causez toujours. Et savez-vous, mon ami, où finissent parfois toutes ces conversations ? À la mairie.

Méfiez-vous de cette chaise. Elle est racoleuse, futée. Vous vous asseyez, et on y est fort bien assis, surtout si à côté se tient une belle fille. Et vous qui passiez juste dire bonjour ! Méfiez-vous. C'est comme ça que ça commence.

Puis, il y a l'autre chaise, la chaise des commérages, la chaise des vieux, Italiens et Espagnols ; chaise en grosse paille tressée, chaise où les ex-balayeurs et les employés municipaux font de la philosophie bon marché, tous en marcel, tous pipe au bec. Les crânes arborant leur demi-lune. Quelque part dans une cour, un bandonéon ressasse une vieille rancœur de taulard.

Dans l'encadrement d'une porte, porte blanchie à la chaux

comme celle d'un couvent, lui et elle. Lui, de l'Escadron de sécurité, elle, repasseuse ou couturière.

Les vieux, fonctionnaires publics de la charrette, de la brosse et de la pelle, embêtent leur monde à propos d'« erogoyenisme¹ ». Un jeune flâneur réfléchit sur le seuil d'une porte. Une grosse matrone remue des amertumes. Et voilà un autre pan du quartier qui est le nôtre. Peu importe qu'on entende *Cuando llora la milonga* ou *La Pathétique*. Ce sont les mêmes cœurs, les mêmes passions, les mêmes haines, les mêmes espoirs.

Mais méfiez-vous de la chaise, mon ami ! Peu importe qu'elle soit de Vienne ou tressée avec de la paille sauvage du Delta : ce sont les mêmes cœurs...

Raisons de la gymnastique suédoise

JE ne sais pas si vous avez vu la chaleur brutale qu'il faisait hier. Non ? Il faisait une de ces chaleurs à vous donner l'envie de vous réfugier dans un bungalow en compagnie d'une demi-douzaine d'odalisques pour qu'elles vous fassent un peu d'air frais en agitant des plumeaux. Et pourtant, j'ai vu un homme qui s'enroulait dans de la flanelle. Vous me direz que c'est ridicule. Voici les faits.

Il était dix-huit heures et je finissais ma séance de gymnastique à la Yumen², j'étais dans le vestiaire quand un type

1. Roberto Arlt reproduit ici l'accent italien appliqué à l'expression « *yrigoyenismo* », relative à Hipólito Yrigoyen, homme politique argentin, militant du parti radical, président de la République argentine au moment où ces *Eaux-fortes* ont été écrites.

2. *Young Men's Christian Association* (YMCA). Yumen est le nom donné familièrement à Buenos Aires (reprise phonétique approximative de « Young Men's ») à